

enquête
Les nouvelles
tendances du
voyage culturel

dossier
Que voir à la
61^e Biennale
de Venise?

portfolio
Michel-Ange
face à Rodin

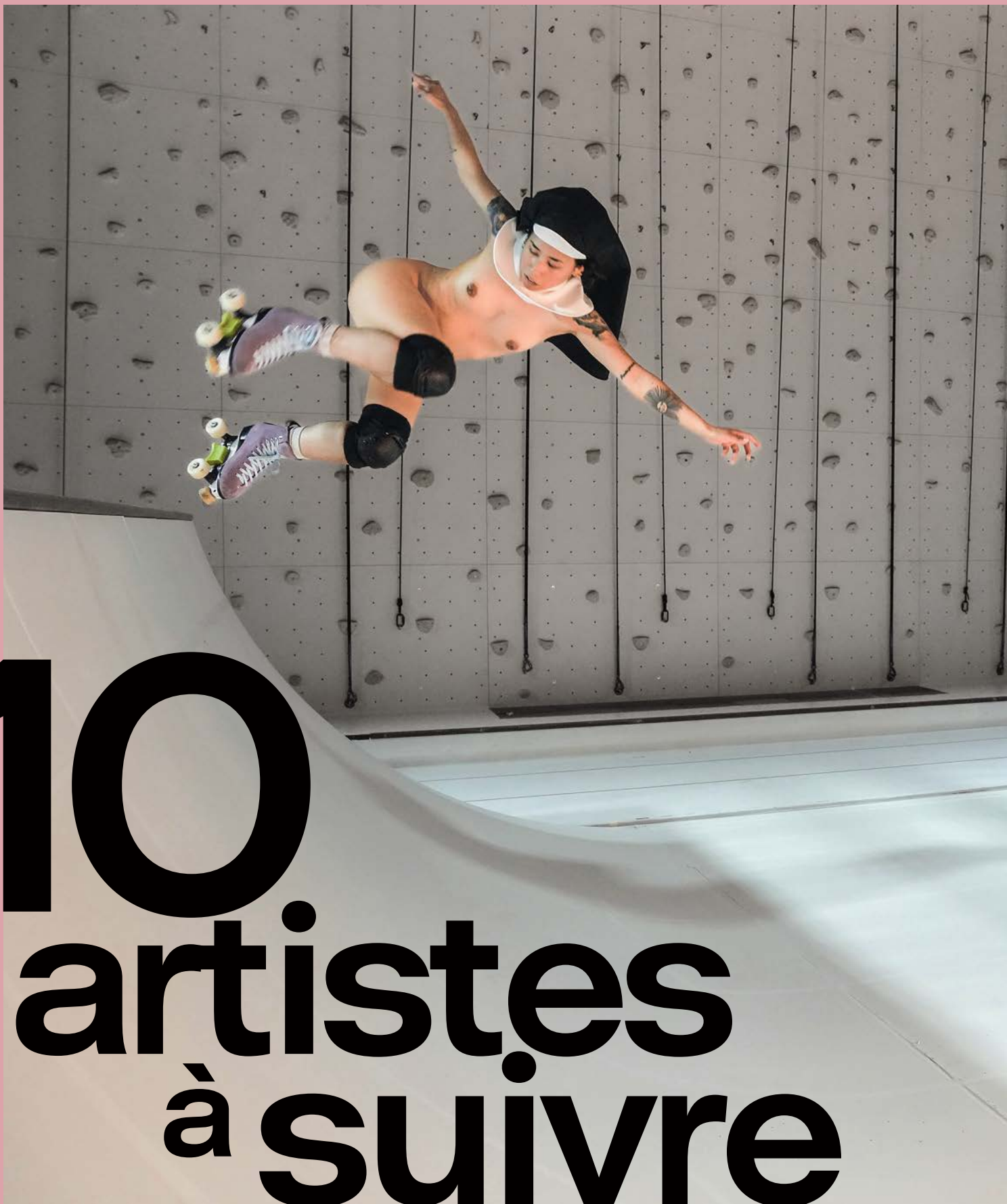


Calder

dans
l'espace

M 05525 - 858 - F: 8,50 € - RD





10 artistes à suivre



Florentina Holzinger,
Sancta, 2024,
spectacle-
performance
©NICOLE MARIANNA
WYTYCZAK.

Toujours très attendue, la grand-messe vénitienne de l'art contemporain se veut rassembleuse et sensible à l'expression des minorités, pour dessiner une nouvelle carte de l'art mondial. Voici notre sélection, forcément subjective, de dix contributions internationales.

Texte Jean-François Lasnier

La Biennale 2026 s'ouvre cette année sur une tonalité un peu funèbre. En effet, la commissaire désignée, Koyo Kouoh, est brutalement décédée en mai 2025. Son équipe a pris le relais pour donner vie à son projet, baptisé « In minor keys », qu'on traduit en français par « en mode mineur ». Un mode musical adapté au deuil... D'une certaine manière, Kouoh a travaillé en musicienne dans la composition de son opus ultime, préférant à une division du parcours en grandes sections, un tissage de motifs selon un contrepoint plus sensible que savant. À travers ces leitmotifs, la commissaire d'origine camerounaise a voulu mettre en résonance des pratiques apparemment éloignées dans l'espace, souligner affinités et convergences pour mieux dessiner une nouvelle carte de l'art mondial. Cent onze artistes venus de tous les continents ont été invités, dont les Français Kader Attia, Florence Lazar et Tabita Rezaire. Depuis ses débuts de *curator*, Kouoh avait œuvré sans relâche à la promotion de la création africaine sous toutes ses formes, aussi bien plastiques que poétiques. En 1999, elle avait accompagné ●●●

Biennale de Venise

... neuf poètes africains dans une *Poetry Caravan*, qui les avait menés de Dakar à Tombouctou. Une performance dans les Giardini de la Biennale fait revivre cette épopée sous le signe des griots, ces sages musiciens si importants dans les cultures traditionnelles. L'attention aux expressions minoritaires prônée par la commissaire trouve un écho dans certains pavillons nationaux, comme la première participation de la Somalie avec Ayan Farah, ou encore avec le Pérou qui, pour la première fois, sélectionne une artiste autochtone, Sara Flores, issue du peuple shipibo-konibo. Plus ou moins fidèlement, les différentes nations tentent de s'accorder au thème proposé par la commissaire de la Biennale, comme on peut le voir dans cette sélection subjective de dix pavillons de l'Arsenal et des Giardini.

Les jeux d'eau de Florentina Holzinger

SeaWorld Venice, le titre de l'intervention de Florentina Holzinger, sonne ironiquement comme le nom d'un parc d'attractions. Et, d'une certaine manière, l'artiste autrichienne a fait de la ville et de la lagune son terrain de jeu. Débordant les limites étroites du pavillon national, elle s'invite au fil de la Biennale en divers lieux pour des actions spécifiques, des *Études* comme elle les nomme, sollicitant la participation des spectateurs. Cet élargissement géographique apparaît somme toute logique pour une proposition qui se place sous le signe de l'eau entendue à la fois comme sujet et symbole. Au croisement de la danse, du théâtre et de la performance, explique Holzinger, « *le corps occupe un rôle central dans l'exploration de l'interdépendance et du jeu entre nature et technologie* » (voir pp. 54-55).

Pavillon de l'Autriche, Giardini



↑
L'installation de l'artiste Nabil Nahas à Venise s'étend sur 45 mètres
©MILAD AYOUB. ©LVAA.

Les visions cosmiques de Nabil Nahas

En plus de cinquante ans, l'œuvre de Nabil Nahas a connu de nombreuses bifurcations, fruits d'une disponibilité au hasard, aux accidents. Le retour au Liban après la guerre civile a, par exemple, donné une nouvelle orientation à sa peinture. Sa contribution à la Biennale s'apparente à une vaste récapitulation, déclinée en 26 panneaux courant sur les quatre murs du pavillon. Littéralement, sans début ni fin, cette suite cultive les disso-

nances et les ruptures, mais un jeu d'échos et de correspondances laisse entrevoir une continuité secrète, qui échappe à la logique. Entre figuration, abstraction géométrique et formes fractales, se dessine un monde en perpétuelle mutation où le passé engendre le présent, où le microcosme répond au macrocosme, dans une vision résolument organique. En définitive, Nabil Nahas est à l'image de son pays : multiple.

Pavillon du Liban, Arsenal



Miet Warlop,
Cheerleader, 2025,
performance
©REINOUT HIEL.

Miet Warlop, au-delà des mots

Le récent spectacle de Miet Warlop à la Villette était placé sous le signe du délire, du latin *delirare*, qui, littéralement, signifie « sortir du sillon ». C'est là une belle manière de caractériser une œuvre inclassable, résolument pluridisciplinaire. Fidèle à sa méthode, l'artiste belge propose à Venise une installation au confluent de la musique, de la danse, du théâtre et de la sculpture. Dans une performance ritualisée, des danseurs portent des mots en plâtre, les passent de main en main, les déplacent et les brisent, autant de métaphores d'une communication problématique. On entend les performeurs chanter les mots disloqués visibles sur les plaques de plâtre. Chaque jour relancée et remodelée par la rencontre des danseurs et du public, la performance, mystérieusement intitulée *It Never SSST*, semble chercher une connexion au-delà des mots.

Pavillon de la Belgique, Giardini

Yto Barrada, sous le signe de Saturne

L'art textile a son lexique propre qui mobilise des termes polysémiques : attrister, épuisement, dévoré, lacune ou doublure prennent dans ce contexte un sens spécifique. Ces jeux de langage repérés par Yto Barrada s'articulent à des recherches chromatiques et à des références littéraires pour composer l'environnement sensible du pavillon français, placé sous le signe de Saturne, figure mythologique associée à la mélancolie. Cette affection de l'âme naît du sentiment d'une perte sans objet, qui n'est autre que la conscience douloureuse de l'effet dissolvant du temps. Ce temps est matérialisé ici par de grands rideaux de drap de laine actionnés mécaniquement, sur lesquels joue l'effet changeant de la lumière du jour. Ou encore par la mise en œuvre d'une technique textile où la matière est littéralement rongée par un acide, le bien nommé « dévorant ».

Pavillon de la France, Giardini

→
Yto Barrada, *Sans titre (D'après Stella, Lever du soleil - autoroute VI)*, 2023, coton et teinture, 142,2 x 151,8 cm
COURTESY OF Y. BARRADA AND PACE GALLERY.



Biennale de Venise

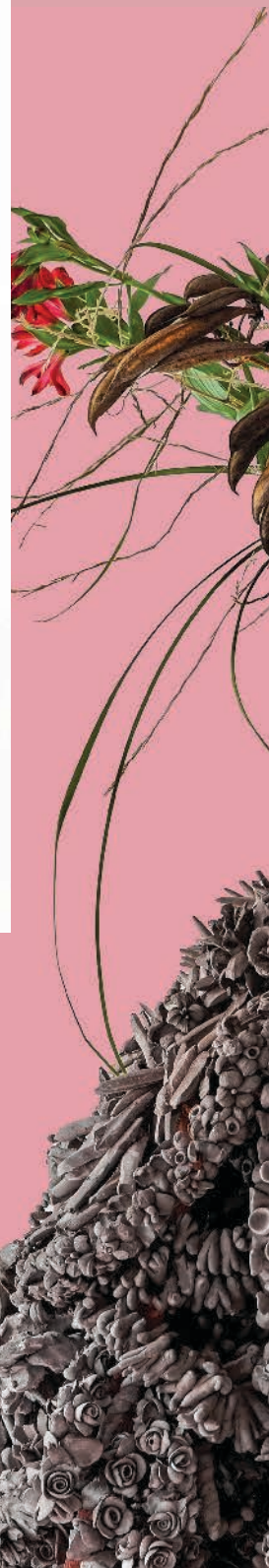


Oriol Vilanova, archéologue de la mémoire

Pendant plus de vingt ans, Oriol Vilanova a méthodiquement moissonné sur les marchés et dans les brocantes de vieilles cartes postales. Il entre dans cette démarche plus qu'une simple curiosité, mais un véritable geste de sauvetage de toutes ces vies et correspondances happées par l'oubli. À partir de ce matériau, l'artiste espagnol a pensé l'installation *Los Restos* (*Les Restes*) pour la Biennale : il tapisse les murs de ces images anonymes au service d'une archéologie affective, où se brouille la limite entre mémoire personnelle et histoire, entre le rebut et le patrimoine. Sa proposition invite à repenser la notion d'archive au-delà de son sens purement documentaire, et à la considérer comme un territoire de négociation entre ce dont nous nous souvenons et ce que nous décidons d'oublier.

Pavillon de l'Espagne, Giardini

↑
Oriol Vilanova,
Los Restos, 2026,
installation, détail
COURTESY OF THE
ARTIST. ©ORIO
VILANOVA.



Chiara Camoni, faire avec...

Dans la semi-pénombre d'un sous-bois, Chiara Camoni orchestre une déroutante rencontre avec l'altérité : au sein du pavillon italien, s'avancent une vingtaine de figures en céramique, toutes différentes, au croisement de l'humain, du végétal et de l'animal. Composées d'argile, ornées d'arbustes, de coquillages, de pierres, mais aussi de fragments de plastique et de déchets trouvés près de l'atelier de l'artiste, ces sculptures organiques invitent le visiteur au dialogue. Le même assemblage hétéroclite de matériaux est mobilisé dans la seconde salle pour esquisser une construction en cours, sur laquelle viennent se greffer des œuvres d'autres artistes pour engager, là encore, un dialogue fécond. Car tout le travail de Camoni est orienté par le désir de faire avec, avec les autres, le monde, la matière.

Pavillon de l'Italie, Giardini



Quand Amina Agueznay tisse l'espace

Pour Gottfried Semper, le grand théoricien du XIX^e siècle, l'architecture procédait du tissage, une simple toile tendue suffisant, selon lui, à diviser et structurer l'espace. Ayant accompli le chemin inverse, l'artiste marocaine Amina Agueznay continue de cultiver les affinités entre les deux techniques dans un projet ancré dans la culture matérielle. Elle mobilise en effet les savoir-faire traditionnels de son pays pour son installation à l'Arsenal, baptisée *Asetta*. Issu de la langue amazigh, ce terme désigne un tissage rituel, accompli par nature collectivement. Dès lors, il n'est pas surprenant que nombre de ses œuvres soient le fruit d'un travail participatif associant des artisans chevronnés, et se placent sous le signe de la transmission. Comme le résume Agueznay, « *le patrimoine est une matière vive, et l'innovation, son souffle* ».

Pavillon du Maroc, Arsenal

←
Chiara Camoni,
Sister (Capanna),
2022, terre cuite noire,
fer, fleurs fraîches et
séchées, 220 x 140 x 150 cm,
détail
COLLECTION PRIVÉE.

↑
Amina Agueznay,
Asetta, 2026,
textile, détail
COURTESY OF MJCC
MAROC. ©AYOUB EL BARDII.

Les pierres d'Amérique d'Alma Allen

On ne voudrait pas être à la place d'Alma Allen. Depuis plusieurs décennies, le sculpteur américain travaillait dans un relatif anonymat. Cet outsider n'avait même pas postulé pour la Biennale. Et le voilà propulsé représentant des États-Unis de Donald Trump par un jury chargé de sélectionner un artiste incarnant, selon le Département d'État, les « valeurs américaines ». On ne sait pas si Allen porte vraiment ces valeurs, mais, en revanche, son travail est résolument ancré dans les paysages et la géologie de son pays. Pour ses sculptures biomorphiques, l'artiste sélectionne avec soin des matériaux, bois ou pierre, chargés de résonances historiques et symboliques. À l'instar du marbre de Yule (Colorado), utilisé pour construire des monuments insignes comme le Lincoln Memorial à Washington.

Pavillon des États-Unis, Giardini



Le petit théâtre de Lubaina Himid

Héritage de sa formation initiale, le théâtre n'est jamais loin dans le travail de la Britannique Lubaina Himid. Si elle est peintre, incontestablement, ses œuvres s'affranchissent volontiers du mur pour occuper l'espace, à l'image des figures découpées, collées sur du carton puis disposées dans les salles d'exposition. Elle aime aussi réutiliser du mobilier domestique pour composer ses environnements, impliquer le visiteur et, bien sûr, raconter des histoires. Des histoires minoritaires, occultées, comme celle des Noirs et d'autres minorités. Sa proposition pour le pavillon britannique s'inscrit dans cette perspective décentrée. Autour de grandes peintures aux couleurs ébouriffantes, Himid élabore des récits et des personnages, dont la mise en scène reçoit le renfort d'une création sonore, cosignée avec Magda Stawarska.

Pavillon du Royaume-Uni, Giardini

←
Alma Allen,
Sans titre, 2014,
marbre de Yule,
211 x 160 x 35 cm
©ED MUMFORD.



←
 Bogna Burska,
 Daniel Kotowski,
Liquid Tongues,
 2026, vidéo
 COURTESY OF ZACHĘTA/
 NATIONAL GALLERY OF ART.

Bogna Burska et Daniel Kotowski, le chant du silence

Communiquer sans parole, cela pourrait être une bonne définition de l'art. Le projet *Liquid Tongues* (*Langues liquides*) de Bogna Burska et Daniel Kotowski s'y essaie, en tentant une audacieuse liaison entre humains et non-humains. En 1970, Roger Payne avait publié un disque, *Songs of the Humpback Whale*, consacré aux chants des baleines, dont le succès avait contribué à la sauvegarde de ces mammifères marins. Ce langage littéralement inouï est au cœur de l'installation audiovisuelle du pavillon polonais. Avec le concours d'une chorale, les artistes y mettent en scène, dans et hors de l'eau, des personnes entendantes et sourdes, interprétant les signaux de communication et les chants des baleines à la fois en anglais phonique et en langue des signes internationale.

Pavillon de la Pologne, Giardini

À VOIR

★★★★ 61^e BIENNALE DE
 VENISE, aux Giardini et à l'Arsenal,
 Venise, labiennale.org du 9 mai
 au 22 novembre.

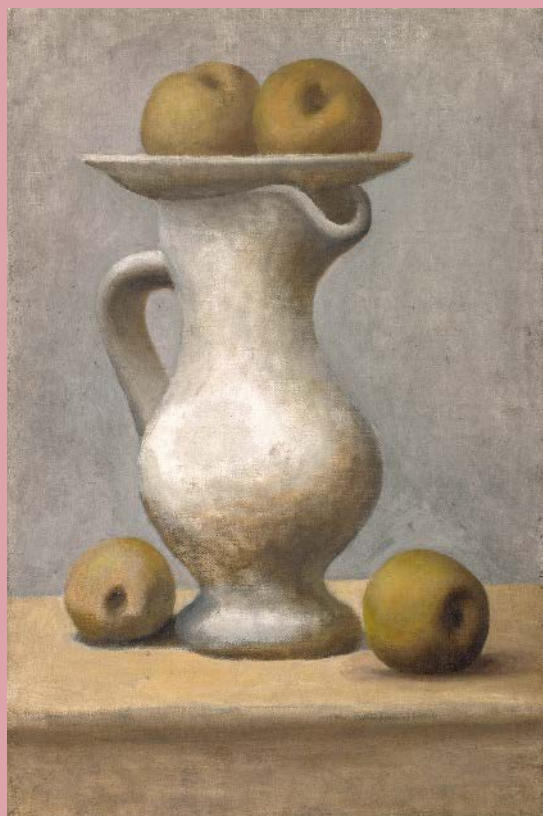
↓
 Lubaina Himid,
Naming the Money,
 2004, installation
 HOLLYBUSH GARDENS
 GALL., LONDRES. ©SPIKE
 ISLAND/STUART WHIPPS.





Lorna Simpson, *Woman on a Snowball*, 2018, installation
 COURTESY OF THE ARTIST AND HAUSER&WIRTH.
 ©PALAZZO GRASSI/MARCO CAPPELLETTI.

Dialogues parallèles



Hors des Giardini et de l'Arsenal, une pléthore d'expositions cultive les vertus du dialogue, entre artistes, entre générations, ou encore entre les plasticiens, les lieux et l'Histoire.

Aux Gallerie dell'Accademia, la performeuse **Marina Abramović**, première femme artiste vivante à y exposer, reprend son installation *Pietà (with Ulay)* de 1983, en relation avec la *Pietà* de Titien, œuvre ultime laissée inachevée. Le corps s'affirme simultanément comme lieu de souffrance et d'élévation spirituelle.

À la Fondazione Prada, un même dialogue s'instaure entre deux artistes américains, **Arthur Jafa** et **Richard Prince** qui, chacun à leur manière, s'interrogent sur l'appropriation et la manipulation des images d'où qu'elles viennent. L'objet est au cœur de la conversation entre **Picasso**, **Morandi** et **Parmiggiani**, orchestrée par la galerie Tornabuoni Art, avec le concours du musée Picasso-Paris. La nature morte préoccupait aussi le photographe de mode **Horst P. Horst**, disciple de l'esthétique Bauhaus. Sa rétrospective au Stanze della Fotografia, sur l'île de San Giorgio Maggiore, ressuscite une œuvre aussi sensuelle que rigoureuse, pénétrée d'un colorisme très pictural.

Venue de la photographie conceptuelle, **Lorna Simpson** s'est, elle, convertie à la peinture, s'interrogeant sur l'érosion et les résurgences de la mémoire, les failles de la représentation, l'instabilité des récits. À la Punta della Dogana, sa rétrospective dévoile la prodigieuse diversité d'un travail ouvert aussi au collage, à la sculpture et à

← Pablo Picasso, *Nature morte au pichet et aux pommes*, 1919, h/t, 65 x 43 cm
 PARIS, MUSÉE NATIONAL PICASSO.

Biennale de Venise



À VOIR

MARINA ABRAMOVIĆ.
TRANSFORMING ENERGY,
Gallerie dell'Accademia,
du 6 mai au 19 octobre.

**HELTER SKELTER : ARTHUR JAJA
AND RICHARD PRINCE,**
Fondazione Prada Venezia,
du 9 mai au 23 novembre.

PICASSO, MORANDI, PARMIGGIANI.
STILL LIFES, galerie Tornabuoni Art,
du 6 mai au 25 juillet.

**HORST P. HORST. LA GEOMETRIA
DELLA GRAZIA,** Stanze della
Fotografia, du 21 février
au 5 juillet.

**LORNA SIMPSON ET PAULO
NAZARETH,** Punta della Dogana,
du 29 mars au 22 novembre.

MICHAEL ARMITAGE, Palazzo Grassi,
du 29 mars au 10 janvier.

KAN YASUDA. ISOLE DEL SILENZIO,
Fondation Wilmotte, du 9 mai
au 22 novembre.

**PATRICK SAYTOUR. LE PLI ET LE
TEMPS,** Palazzo Vendramin Grimani,
du 18 avril au 22 novembre.

**PEGGY GUGGENHEIM IN LONDON:
THE MAKING OF A COLLECTOR,**
Peggy Guggenheim Collection,
du 25 avril au 19 octobre.

**MOUNA REBEIZ. LE TARBOUCHE,
QUAND UN ACCESSOIRE DEVIENT
SYMBOLE,** Museo di Palazzo
Mocenigo, du 20 mai au 8 novembre.

l'installation. Peintre lui aussi, le Kenyan **Michael Armitage** montre au Palazzo Grassi ses toiles flamboyantes, souvent monumentales, où les références à l'Afrique de l'Est se mêlent à la mythologie et à l'histoire de l'art occidental. Ces deux manifestations organisées par la Collection Pinault sont complétées par une plongée dans l'univers de **Paulo Nazareth**, artiste-voyageur qui restitue à travers une pluralité de médiums ses pérégrinations sur les routes des migrations.

À ces œuvres ancrées dans les tensions du présent, deux expositions opposent une approche plus intemporelle, plus formelle, l'une consacrée au sculpteur japonais **Kan Yasuda** par la Fondation Wilmotte, l'autre à **Patrick Saytour**, figure majeure de Supports/Surfaces, par la galerie Ceysson & Bénétière, au Palazzo Vendramin Grimani. Enfin, la Peggy Guggenheim Collection raconte la brève aventure de la galerie Guggenheim Jeune à Londres, de 1938 à 1939. **J.-F. L.**



↑
Michael Armitage,
Sans titre, 2024, huile
sur toile d'écorce de
lubugo, 200,7 x 151 cm
PINAULT COLL. COURTESY
OF THE ARTIST AND DAVID
ZWIRNER. ©KERRY MCFATE.



←
Arthur Jafa, *LeRage*,
2017, impression jet
d'encre sur panneau
en aluminium,
212 x 195 x 58,5 cm
COLL. MAJA HOFFMANN/
LUMA FOUNDATION.
©ARTHUR JAJA.

↑
Horst P. Horst, *Muriel
Maxwell, Hat by Lilly
Daché, Jewelry by Trabert
& Hoeffler-Mauboussin*,
1940, photographie,
104 x 78,7 cm
©HORST P. HORST.